

## Emma et le Marie-Félix

J'avais décidé de venir tôt, le plus tôt possible. Rouen dormait encore. La ville peinait à se réveiller après la fête d'hier : le premier jour de l'Armada ! Je suis arrivé sur les quais en même temps que les premiers rayons de soleil. Le vent du matin berçait les voiliers, la Seine scintillait, l'alignement de mâts et de drapeaux m'intimidait. Je devais continuer pourtant. J'avais rendez-vous. Un rendez-vous qui pouvait changer ma vie. J'ai marché une cinquantaine de mètres sur les quais déserts, en direction du pont Flaubert, quand j'ai senti une présence derrière moi.

— Bonjour Albin !

A la voix, j'ai pensé tout-de-suite à Emma et quand je me suis retourné, j'ai vu une femme qui ressemblait à Emma, mais plus âgée. Ses cheveux courts avaient grisonné, le pourtour de sa bouche s'était creusé mais son sourire était resté le même et c'était bien Emma. J'étais ému. Elle aussi d'ailleurs, car après un franc sourire, son visage s'est fermé quelques instants comme si elle regrettait de m'avoir dérangé, ou bien peut-être avait-elle peur d'être mal reçue après tout ce temps. Moi, j'étais dans le même état. J'avais peur de dire n'importe quoi pour cacher mon trouble. Puis, j'ai pensé à l'engueuler en lui disant : « Qu'est-ce que tu fous-là ? » sur un ton de reproche, comme si elle s'était absentée la veille sans me prévenir mais, je me suis retenu et j'ai dit :

— Bonjour Emma », puis j'ai aussitôt ajouté : « qu'est-ce que tu fais ici, c'est très tôt ? »

— Je suis venue prendre des photos, c'est la plus belle heure pour la lumière », répondit-elle, joyeuse. L'atmosphère venait de se détendre. Elle avait un Nikon en bandoulière et un petit sac au dos pour le matériel.

Elle poursuivit :

— Regarde le reflet argenté sur le noir de la coque qui répond au friselis de l'eau, c'est merveilleux ! Plus tard, la lumière devient banale et c'est fini.

Elle avait à peine terminé sa phrase, qu'elle était déjà accroupie au bord du quai à saisir la proue inondée de lumière de l'Hydrograaf, un vieux vapeur Hollandais. Puis, elle se releva, se tint devant moi en disant d'un air amusé : — Et pi toi ? » Elle savait que son ton de petite fille me faisait craquer autrefois. Quand elle me demandait mon avis, elle disait plutôt : « Et pi toi, Canard ? ». Mais elle s'est arrêtée avant le « Canard ».

Comme j'avais peu de temps avant mon rendez-vous, j'ai évoqué rapidement le Marie-Félix, puis je me suis précipité pour raconter mes quinze années de vie sans elle et c'était trop. Elle m'a interrompu pour me proposer un tête-à-tête dans un lieu que nous connaissions tous les deux, le Gaulois. Il s'appelait ainsi à l'époque, le bar de nos premières confidences.

J'ai repris la marche vers le Marie-Félix, troublé par cette rencontre inattendue. Les souvenirs revenaient en masse, les sentiments aussi et ce n'était pas le moment. Il fallait que je reprenne mes esprits pour aborder ce qui allait peut-être changer ma vie : une proposition de commandement.

J'avais mon brevet de capitaine 200 en poche depuis peu et je n'avais pas encore trouvé de poste sur un voilier moderne, ce qui correspondait mieux à ma formation. Les vieux gréements m'impressionnaient. Les grands voiliers, n'en parlons pas. La simple idée de carguer un perroquet en faisant l'équilibriste sur une vergue à quarante mètres au-dessus du pont par houle de travers, me donnait déjà le vertige. Les autres, ceux autour d'une vingtaine de tonneaux, comme les thoniers dundees, les langoustiers de Concarneau, les cordiers du Cotentin étaient lourds et peu manœuvrants. Les entrées de port étaient toujours difficiles. Il fallait, non seulement être attentif aux mouvements de la mer et du vent, mais aussi aux gens embarqués qui, à l'approche des digues, s'agitaient sur le pont, tous en même temps, en faisant de grands signes de bras, impatients de raconter l'aventure à leurs proches. Ils manifestaient leur joie sans s'apercevoir qu'ils rendaient la manœuvre dangereuse. Il fallait les discipliner, parfois se gendарmer et ce n'était pas toujours facile.

Je n'avais pas l'expérience du commandement sur un vieux gréement et la crainte des difficultés à venir me faisait douter si bien que mon pas ralentissait imperceptiblement.

Je n'avais pas seulement peur de ne pas être à la hauteur de la tâche. Il y avait la fête aussi, que trahissait tous ces bateaux pavoisés. Pour le moment, c'était calme, mais dans trois heures, les quais seraient envahis et ça braillerait dans les hauts parleurs jusqu'à pas d'heure ! La foule m'opresse toujours, je me sens mieux en mer, avec une bonne brise et beaucoup d'eau à courir devant.

Joël m'avait appelé au téléphone hier soir, il était ennuyé. Le chef de bord du Marie-Félix venait d'avoir un accident qui l'immobiliserait de longues semaines, et il avait pensé à moi pour le remplacer.

Le Marie-Félix est un cordier du Cotentin, gréé en cotre à tape-cul, construit en 1935 au chantier Bellot à Barfleur et restauré plusieurs fois depuis. Il navigue pour le compte des adhérents de l'association « Marie-Félix ». Joël Auzouf en est le président. C'est un maître charpentier de marine qui a dirigé la dernière restauration du bateau et en assure l'entretien avec une équipe de bénévoles.

J'avais rencontré Joël au chantier Bernard à St Vaast. Le cordier était à sec et il travaillait dessus. Nous avons déjeuné ensemble et si bien sympathisé que j'avais eu le plaisir, après la mise à l'eau, d'être invité à naviguer avec lui le temps de faire le tour des îles St Marcouf. Je lui avais probablement parlé des cours que je suivais en vue d'obtenir le brevet de capitaine 200, puisqu'il s'en était souvenu.

Comme deux ans venaient de se passer sans nouvelles de Joël, je ne m'attendais donc pas à son appel.

J'arrivais devant le Marie-Félix. Il était beau avec sa coque noire, son nom et son immatriculation joliment calligraphiés, et sa moustache jaune qui partait de l'étrave sous le pavois et s'amincissait jusqu'au maître-bau pour se confondre avec la ligne de flottaison. Il était amarré en contrebas du quai sur un ponton flottant entre l'Etoile de Molène et le Rig Andersen.

Je suis descendu sur le ponton et j'ai détaché la chaîne qui barrait la coupée avec une pancarte qui interdisait de monter à bord sans autorisation. Après avoir refermé le passage et grimpé sur le pont, je me suis approché de la descente. C'était ouvert. J'ai

tapé du poing sur le capot. Personne ne m'a répondu. J'ai passé ma tête par l'ouverture, il faisait noir. J'ai reculé un peu à cause de l'odeur et j'ai fait glisser le capot. Le soleil éclaira le carré. Un gémissement puis un « fais chier, bordel » suivi d'un retournement de corps sur une bannette me confirma que le navire était habité. Une forme se dressa, enfila son pantalon et se tînt au bas de la descente. J'ai reconnu Joël. Il était bouffi. Il m'a fait signe d'entrer en disant : « Putain, on n'a pas dormi ! ». Des bouteilles vides dans un coin, un cendrier plein sur la paillasse, des vêtements sur le sol, de la vaisselle sale dans l'évier... La soirée avait dû être rude !

Joël rinça une casserole et fit chauffer un restant de café. J'ai fini par distinguer les corps allongés. Il y avait trois garçons et deux filles, c'était des jeunes. Avec l'odeur du café, ils ont commencé à émerger.

Nous sommes montés sur le pont avec nos moques fumantes, l'air y était plus respirable, un petit vent de nordet s'était levé et faisait claquer les drisses. Nous nous sommes assis le dos calé au mur du rouf. Et nous avons parlé.

Nous avons parlé navigation, armement, de l'état du navire, des voiles et du moteur, de l'avitaillement, nous avons parlé contrat... Jusqu'à ce que les quais s'emplissent de monde. Puis les jeunes sont sortis et nous avons hissé les voiles. Drisse de pic et drisse de grand-voile ensemble sous peine de voir basculer l'espar et risquer de le prendre sur la tête ; trinquette, et foc une fois le bout-dehors sorti. Enfin la voile de flèche. Pas pour naviguer, non, pour le spectacle ! Puis j'ai dit : « Faudra suifer les poulies, pour épargner nos bras ! »

Les badauds prenaient déjà des photos quand nous avons sorti les panneaux d'information sur le bateau et installé la table avec les dépliants, le calendrier de réservation et la fiche d'inscription.

Le programme de navigation de la saison était chargé. En juillet, trois croisières d'une semaine étaient déjà réservées au départ de Cherbourg : îles Scilly, Cornouailles, île de Wight. En août : ronds dans l'eau devant St Vaast à promener les touristes et participation aux fêtes de la mer en Normandie et en Bretagne... et ceci se poursuivrait jusqu'en octobre. Pour l'instant, je ne m'étais engagé qu'à ramener le bateau à St Vaast après l'Armada. Pour la suite, j'avais demandé à Joël un délai de réflexion. Il n'était pas content parce qu'il voulait un engagement ferme, au moins jusqu'au rétablissement du skipper habituel. Je ne pouvais pas parce que je pensais à Emma.

Nous avons eu des visiteurs jusque vers dix-sept heures. Nous nous étions réparti le travail pour expliquer la pêche à la corde d'autrefois en montrant des « maunes » (palangres) qui étaient lovées dans des paniers posés sur le pont. Et puis, j'ai filé au Gaulois !

Emma m'attendait sur la terrasse. Nous sommes entrés à l'intérieur, c'était plus calme. Je n'étais pas serein, je ne savais pas si je devais laisser parler mon cœur ou bien le retenir. Je craignais que ma blessure ne s'ouvre de nouveau, la blessure de sa terrible annonce lorsqu'elle était venue dans mon bureau pour me dire qu'elle ne voulait plus de relation amoureuse avec moi.

Nous travaillions dans la même entreprise et nous nous aimions. Nous avions divorcé de nos conjoints, nous avions des enfants chacun de notre côté qui avaient quitté la maison et nous vivions ensemble depuis deux ans. Nous avions des projets de vie sur un bateau et rien ne présageait la fin de notre relation.

Plus tard, elle m'avait expliqué qu'elle s'était sentie écrasée par moi et que pour se sortir de ce sentiment, elle n'avait vu qu'une seule solution : aller sur Internet et chercher un autre homme sur un site de rencontre. Elle avait trouvé Norbert. Nous avions repris notre liberté et j'étais parti habiter ailleurs, mais j'avais Norbert sous le nez quand il venait chercher Emma à la sortie du travail. C'était insupportable ! J'avais fini par changer d'entreprise.

— Qu'est-ce que tu veux Emma ? » avais-je attaqué d'emblée.

— Rien de particulier, Albin. Te voir, c'est tout !

Mon attaque avait fait un flop. J'avais posé cette question, histoire de prendre l'avantage dans la conversation, de me sentir plus à l'aise. Et pour couper court au silence gênant qui s'ensuivit, je me suis lancé :

— Je t'aime toujours Emma ! J'ai cherché à te sortir de ma tête et je me suis précipité sur les sites de rencontres, moi-aussi ! J'ai participé à des soirées de « Speed Dating », j'ai eu des aventures, plaisantes parfois, mais je n'ai jamais trouvé, en quinze ans, une femme qui me plaise autant que toi ! Après cinq années, j'ai abandonné ma recherche. Je me suis alors tourné résolument vers la mer, la navigation à bord des bateaux des copains, le convoiage océanique comme équipier, puis comme matelot. Et là, je viens d'obtenir mon brevet de capitaine de plaisance. Voilà, tu sais tout !

Elle avait écouté sans m'interrompre. Elle ne disait rien. Elle a souri. J'ai avancé ma main. J'ai pris la sienne. Je l'ai portée à mes lèvres pour lui faire un baiser. Elle s'est laissée faire puis, elle m'a caressé le visage, lentement, très lentement. Et je me suis laissé faire à mon tour, c'était tellement bon !

— Et toi, Emma ?

— Quoi moi ?

Je retrouvais une Emma qui n'avait pas changé. Je l'invitais à parler d'elle et la question lui semblait toujours aussi incongrue. Elle n'avait pas perdu cette manie qui consistait à penser qu'elle n'avait pas besoin de dire les choses, que l'interlocuteur savait d'emblée ce qu'elle avait dans la tête.

Cette manie qui m'énervait autrefois, et que d'autres femmes possèdent, j'avais appris à l'accueillir autrement.

— Tu sais, combien j'aime ta voix quand tu racontes ta vie, combien j'aime l'expression de ton visage, c'est pour ça que j'ai envie de t'entendre !

Elle a ri, puis elle a raconté.

Elle avait mis dix ans à se rendre compte que Norbert n'était pas un compagnon solide. Elle avait été envoutée par la vue de son corps parfait au point de s'oublier elle-même autant qu'elle en avait oublié ma présence quand elle avait dit : « Son corps a zéro défaut ! » L'homme était gentil, prévenant, ce que je n'étais pas d'après elle. Il lui cédait tout et ça avait fini par l'agacer. Elle avait découvert qu'elle avait besoin d'un homme qui puisse lui tenir tête. Non pas pour jouir du plaisir de s'opposer et de le

contredire, mais parce qu'elle avait éprouvé l'inconséquence de certains de ses actes et qu'elle en souffrait.

Depuis cinq ans, elle vivait seule. Elle avait développé ses talents d'artiste et on appréciait ses photos.

Quand on s'est quitté, il était tard. Je ne suis pas allé au bateau, j'avais besoin de calme et je suis rentré chez moi, pas loin d'ici. Mais en partant, j'avais à peine tourné les talons qu'elle m'a glissé furtivement : « Moi non plus, je n'ai pas cessé de penser à toi ! ».

Couché dans mon lit, cette parole ne cessait de m'inquiéter. Que voulait-elle dire dans l'esprit d'Emma ? Il fallait que j'éclaircisse ça le lendemain soir.

La journée à bord du Marie-Félix s'est passée comme celle de la veille. L'accueil des visiteurs de l'Armada était rodé. L'équipage connaissait son boulot, j'avais du temps pour penser à Emma et j'avais hâte de retourner au Gaulois.

Et le soir, nous avons reparlé.

— Emma, pourquoi m'as-tu dit que tu n'avais pas cessé de penser à moi ? C'est pas clair pour moi. Souviens-toi de tes paroles un jour au bureau alors que tu étais depuis peu avec Norbert, tu m'avais dit : « Tu es l'être qui me comprend le mieux au monde ! ». Et je t'avais rétorqué, en colère : « Alors qu'est-ce que tu fous avec lui ? ». Tu étais partie sans me donner de réponse. Et c'est cette réponse que je viens chercher aujourd'hui.

Elle s'est précipitée dans mes bras et on s'est embrassé longuement. C'était sa réponse. Mais pour moi, ce n'était pas suffisant. Elle l'a senti et elle a dit :

— Je me suis trompée, Albin ! J'ai vraiment ressenti de l'écrasement avec toi. Tu avais des connaissances que je n'avais pas. Tu avais réponse à tout. J'avais l'impression de ne pas avoir ma place auprès de toi. Je dois reconnaître que tu avais raison, j'ai compris plus tard que j'avais besoin de ta solidité pour m'accompagner.

— Emma, je voulais te laisser ta place, mais tu ne la prenais pas ! Moi aussi, j'ai besoin de quelqu'un qui s'oppose à moi, sinon je ne peux pas savoir où j'en suis. C'est pour ça que je te poussais à parler. Je ne comprends pas à demi-mot, tu sais ! J'ai besoin d'explication. Et plus j'insistais, moins tu parlais.

Ça s'est passé ainsi avec Emma chaque soir de l'Armada. Au début, c'était au Gaulois et après, c'était dans mon petit appartement du centre-ville. J'échappais aux feux d'artifices et au vacarme de la fête continuelle. Je retrouvais au matin, l'équipage fatigué. Il était temps qu'on prenne la mer.

J'avais mis le moteur en route plusieurs fois et vérifié son fonctionnement pour être sûr qu'il ne nous ferait pas défaut. Les voiles étaient ferlées, on les hisserait plus tard si le vent était favorable. J'étais concentré, la parade des navires commençait, le plan d'eau était agité par les canots rapides des lamaneurs et manœuvriers du port. On avait un ordre dans la procession, on attendait notre tour.

Après l'anxiété de la manœuvre de départ, est venue la détente et le plaisir de la descente du fleuve parmi les cathédrales de toile et les gens qui se pressaient sur les

berges pour les admirer. À l'escale du Havre, nous étions fatigués, j'étais heureux, le commandement du navire n'était pas si difficile et j'allais retrouver Emma à St Vaast.

J'avais décidé de renoncer à la saison de navigation que m'avait proposée Joël. Quand je lui ai annoncé, il n'a pas été surpris : il avait bien vu mon manque de présence auprès de l'équipage durant l'Armada.

Les cinquante milles parcourus entre le Havre et St-Vaast-la-Hougue ont été délicieux. Une petite brise de terre qui ne levait aucun clapot, nous a permis de faire la route en moins de dix heures. Nous n'avions pas établi le flèche ni le tape-cul pour être tranquille : Joël jouait de l'accordéon tandis que nous entonnions des chants de marins.

Il n'était pas encore le soir que nous étions déjà amarré au quai de St Vaast.

Sur le chemin du retour dans la voiture d'Emma, elle avait dit, rêveuse : «Si on allait aux Kerguelen ? » Alors, j'ai compris qu'elle souhaitait naviguer avec moi. Pour les Kerguelen, c'était un peu prématuré !

Quand je repense à tout ça : à l'Armada, à Emma, au Marie-Félix, à cet improbable alignement d'étoiles, je m'étonne encore...

Allongés côte à côte sur le trampoline d'un catamaran neuf à livrer en Martinique, la nuit est douce sur l'océan. Emma tend son doigt vers un point de la voûte céleste :

— Tu vois la constellation là-bas, dit-elle, c'est nous !

— Castor et Pollux ?

— Oui ! Je suis Castor, toi t'es Pollux. Tu sais le chien un peu idiot qu'il y avait à la télé autrefois !

Ça, c'est Emma ! Et je l'aime.

FIN